

Doubles vies Écris-moi des mots qui sonnent, sonnent, sonnent

Maxime Labrecque

Numéro 318, avril 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90859ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrecque, M. (2019). Compte rendu de [Doubles vies : écris-moi des mots qui sonnent, sonnent, sonnent]. *Séquences : la revue de cinéma*, (318), 22–23.

Doubles vies

Écris-moi des mots qui sonnent, sonnent, sonnent

MAXIME LABRECQUE



—
Sous le couvert
des apparences

... Dans ce vaudeville moderne où chacun vit une certaine crise personnelle, amants et maîtresses défilent en cachette et sous le couvert du quiproquo et des apparences.

PRÉSENTÉ À LA MOSTRA de Venise et en ouverture du festival CINEMANIA, le plus récent opus d'Olivier Assayas a de quoi surprendre. Non pas qu'il s'agisse d'un film particulièrement choquant, ni même particulièrement anxigène à l'instar de ses deux précédentes œuvres, mais il se distingue plutôt par la rupture qu'il établit justement avec celles-ci. D'abord, il s'agit d'un film empruntant essentiellement la voie du dialogue, l'art de la parole, pour reprendre un titre d'Olivier Godin. Il serait en ce sens tentant d'établir certains parallèles avec *Le déclin de l'empire américain* d'Arcand, *Plaire, aimer et courir vite* de Christophe Honoré ou encore, dans un cas plus extrême, *My Dinner with André* de Louis Malle. Des œuvres très écrites, présentant souvent un milieu bourgeois, où l'on soutient l'intérêt grâce à l'évocation, aux questionnements et aux enjeux soulevés par les discussions pratiquement ininterrompues. Les intellectuels libidineux d'Arcand trouvent chez Assayas une nouvelle signification. On y retrouve deux couples – le premier très aisé, l'autre un peu à la traîne – qui évoluent dans le milieu de l'édition (Guillaume Canet en éditeur cherchant à se renouveler et Vincent Macaigne en

auteur sur le déclin), de la politique (Nora Hamzawi en attachée politique) ou du cinéma et de la télévision (Juliette Binoche en comédienne qui voudrait des rôles de substance). Comme le titre l'annonce, chacun vit une double vie, une vie parallèle, une vie idéalisée, une autre vie pour fuir la réalité dans les bras d'un autre.

Assayas retrouve Binoche dans le rôle d'une actrice en crise existentielle. Derrière ce choix, peut-être se cache-t-il le subtil désir de donner un nouveau souffle au personnage tourmenté de Maria Enders, que l'on a pu découvrir dans l'atmosphérique *Clouds of Sils Maria*? Même si les parallèles peuvent sembler évidents aux premiers abords, le climat d'oppression, de doute et de mystère qui régnait dans ce film – et encore plus dans l'envoûtant *Personal Shopper* – ne se traduit pas dans *Doubles vies*. En pariant sur l'humour, ce plus récent opus d'Assayas se veut évidemment beaucoup plus léger, même s'il traite au fond d'une certaine détresse humaine. Car dans ce vaudeville moderne où chacun vit une certaine crise personnelle, amants et maîtresses défilent en cachette et sous le couvert du quiproquo et des apparences. Déjà, avec *Fin août, début septembre* (1998), Assayas s'était intéressé au monde de l'édition, qu'il revisite ici en partie, mais avec des personnages plus âgés, des adultes qui ont mûri sans être nécessairement plus sages. Léonard (Macaigne) est sans doute celui qui peine le plus à trouver ses repères. Auteur éconduit par son ami éditeur, il cherche dans les bras de la femme de ce dernier un peu de réconfort. La question de l'égo n'est jamais bien loin chez ces personnages, si bien que Léonard – fustigé pour ses autofictions trop réelles, crues, incisives – ne peut s'empêcher de raconter les secrets qu'il avait pourtant juré de taire. La tentation est trop forte. Jusqu'à quel point les romanciers ont-ils le droit de s'inspirer de personnes existantes? Si la question éthique est soulevée dans ce film, ce sont avant tout les intérêts individuels qui semblent primer.

Dans ce flot de paroles qui pourrait s'avérer étourdissant, on accepte pourtant rapidement la



proposition que nous fait Assayas, qui occupe le double rôle de réalisateur et scénariste, qu'il combine ici avec aisance. Après tout, il ne s'agit pas d'une nouveauté; le réalisateur ayant, par le passé, écrit la grande majorité de ses films, se gardant ainsi un contrôle entier sur le récit, sur sa vision qu'il porte lui-même à l'écran. La mise en scène, si elle est très sobre, demeure efficace et les comédiens s'avèrent tous convaincants dans leurs rôles. Nora Hamzawi, qui allie incertitudes amoureuses et dévotion pour son travail dans un tourbillon de questionnements propres à sa génération, est une révélation. Car dans ce film, de nombreux sujets sont abordés, survolés parfois, afin d'établir un état des lieux, dans ce mouvement ou cette volonté apparente de comprendre la période charnière de bouleversements technologiques dans laquelle nous évoluons. On y discute du monde de l'édition à l'ère du livre numérique ; des convictions politiques et du fait de croire en un candidat apparemment intègre, mais dont l'image est pourtant toujours travaillée par une équipe ; du métier d'acteur où la reconnaissance vient rapidement, grâce au visionnage en rafale, même si la comédienne préférerait faire autre chose et s'accomplir autrement. C'est ainsi que les nouvelles réalités technologiques qui bousculent l'industrie du livre et le cinéma animent la plupart des discussions. *Doubles vies* ne réinvente rien ni ne propose de réelles solutions à ce débat déjà bien entamé; plutôt,

il s'agit d'une trame de fond qui demeure vaguement anecdotique et propice aux discussions. Un certain acte de foi, quasi aveugle, en la nouvelle génération, y est proféré. Cette nouvelle génération, qu'on suppose branchée, alerte et constamment en réseau, peut-elle vraiment, en un claquement de doigts, résoudre tous les épineux problèmes contemporains? Même s'il faut parfois prendre ces échanges avec un grain de sel, ces commentaires demeurent d'actualité et ne deviennent jamais trop explicatifs.

Doubles vies dresse un portrait somme toute nuancé mais contradictoire tout à la fois, à l'instar des personnages qu'il met en scène. Il est surtout fascinant de constater que ces derniers demeurent prisonniers de l'image qu'ils ont bâti d'eux-mêmes, ou que les autres projettent sur eux. Ce constat s'applique surtout aux personnages de Binoche et de Canet. Pleins d'idéaux révolutionnaires, ils n'ont pourtant pas le courage de leurs convictions. Impossible pour eux de casser leur petite vie confortable, faite de soupers arrosés entre amis autour du feu, afin de poursuivre leurs idéaux. Ils cultivent leurs contradictions et jettent de la poudre aux yeux à leur auditoire. Ils cherchent leur bonheur ailleurs, croyant réveiller en eux une part rebelle, un éclair de vie. Dans cette comédie qui ne se prétend pas plus intelligente qu'elle ne l'est en réalité, on passe un bon moment, on contemple ces chassés-croisés avec un sourire en coin. ▲

—
*Contempler avec
un sourire au coin*

Origine : France
Année : 2019
Durée : 1 h 48
Réal. : Olivier Assayas
Scén. : Olivier Assayas
Images : Yorick Le Saux
Montage : Simon Jacquet
Son : Aude Baudasse
Dir. art. : François-Renaud Labarthe
Cost. : Jürgen Doering
Interprètes : Guillaume Canet (Alain Danielson), Juliette Binoche (Selena), Vincent Macaigne (Léonard Spiegel), Christa Thérêt (Laure d'Angerville), Nora Hamzawi (Valérie)
Producteur(s) : Charles Gilibert, Olivier Père
Dist. : Axia Films